



# FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2017

13 sept - 31 déc

## DOSSIER DE PRESSE JONATHAN CAPDEVIELLE

Service presse :

Christine Delterme - [c.delterme@festival-automne.com](mailto:c.delterme@festival-automne.com)

Lucie Beraha - [l.beraha@festival-automne.com](mailto:l.beraha@festival-automne.com)

Assistées de Raphaëlle Le Vaillant - [assistant.presse@festival-automne.com](mailto:assistant.presse@festival-automne.com)

01 53 45 17 13



NANTERRE  
AMANDIERS



FESTIVAL  
D'AUTOMNE  
À PARIS

46<sup>e</sup> édition

# JONATHAN CAPDEVIELLE

*À nous deux maintenant*

Conception, adaptation et mise en scène, **Jonathan Capdevielle**  
Avec Clémentine Baert, Marika Dreistadt, Jonathan Drillet, Michèle Gurtner et un adolescent // Conseiller artistique, assistant mise en scène, Jonathan Drillet // Conception et réalisation scénographique, Nadia Lauro // Lumières, Patrick Riou // Composition musicale, Arthur Bartlett Gillette // Réalisation de la bande son, Vanessa Court  
Collaboration informatique musicale Ircam, Manuel Poletti

Production déléguée Association Poppydog // Coproduction Le Quai Centre dramatique national Angers Pays de la Loire ; CDN Orléans/Loiret/Centre ; manège - Scène Nationale - Reims ; Théâtre Garonne - Scène européenne (Toulouse) ; L'Arsenic, Centre d'Art scénique contemporain (Lausanne) ; Le Parvis, Scène nationale Tarbes-Pyrénées ; Ircam (Paris) ; Nanterre-Amandiers, centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris // Coréalisation Nanterre-Amandiers, centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris Avec le soutien de King's Fountain // Avec l'aide du CND Centre national de la danse (Pantin), de La Villette - Résidence d'artistes 2016 et du Quartz - Scène nationale de Brest  
Spectacle créé le 6 novembre 2017 au Quai Centre dramatique national Angers Pays de la Loire

**Jonathan Capdevielle adapte pour la scène l'intemporelle enquête policière de Georges Bernanos, *Un Crime*. Il désosse les particularismes de nos terroirs français, décortique le franc-parler et les traditions des villageois. Au travers de ces figures authentiques, c'est la condition humaine qu'il examine avec empathie, tendresse et humour noir.**

Au nœud de l'intrigue, il y a « le curé de Mégère », un nouveau venu qui, paré de l'habit de Dieu, agit à rebours de la religion catholique, mu par un énigmatique dessein mortifère. L'audace, l'astuce et le doigté de l'auteur résident en ceci qu'il laisse le lecteur s'engloutir dans le labyrinthe de sa propre investigation. Perdu dans un polar sans issue, assourdi par la polyphonie des personnages, à chacun d'entendre sa voix et sa voie. Le metteur en scène va droit au foyer de ce volcan d'étrangeté et d'effroi, à la lisière du fantastique, mettant en scène le jeu de rôle de cette figure de prêtre, trouble et attachante, qui bouleverse l'ordre établi de son environnement humain. Dans ce chaos bernanosien, les acteurs voyagent sous la baguette de Jonathan Capdevielle, qui joue de la multiplicité des rôles attribués à chacun d'entre eux et d'une typologie polychrome d'interprétation du texte, déployant l'éventail des possibles entre exaltation et réalisme, pour mieux brouiller les frontières entre réalité, rêve et cauchemar.

**Le Festival d'Automne à Paris présente également *Adishatz* mis en scène par Jonathan Capdevielle.**

## **NANTERRE-AMANDIERS, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL**

Jeudi 23 novembre au dimanche 3 décembre  
Mardi au vendredi 20h30, samedi 19h30, dimanche 17h30  
relâche lundi

-----  
L'équipe artistique rencontrera le public samedi 2 décembre à l'issue de la représentation / Accès libre

-----  
15€ à 30€ / Abonnement 10€ et 15€  
Durée estimée : 2h

### **Contacts presse :**

#### **Festival d'Automne à Paris**

Christine Delterme, Lucie Beraha  
01 53 45 17 13

#### **Nanterre-Amandiers, Centre dramatique national**

MYRA : Rémi Fort, Yannick Dufour, Sarah Mark  
01 40 33 79 13 | myra@myra.fr

# ENTRETIEN

## Jonathan Capdevielle

**Votre nouvelle création repose sur une interprétation du roman *Un Crime de Georges Bernanos* ; qu'est-ce qui vous a attiré dans ce livre ?**

**Jonathan Capdevielle** : D'abord, j'ai vu les films de Bresson, *Mouchette* et de Pialat, *Le Journal d'un Curé de campagne*, qui m'ont beaucoup marqué ; ces adaptations cinématographiques présentent chacune à leur façon le paroxysme de ce que signifie être un enfant de la pauvreté, et de ce fardeau qu'il lui faut assumer. Bernanos écrit très bien sur ces choses-là. Sur la solitude des prêtres et sur les enfants qui sont des « porte-fardeau » dans ses romans. Par ailleurs, en 2008, j'ai été contacté par Jean Couturier pour jouer le rôle du curé de Mégère (personnage principal du roman *Un Crime*) dans une pièce radiophonique, cela a été mon premier contact avec l'écriture de Bernanos en tant que telle, et ça m'est resté. Enfin, j'avais envie, dans ma prochaine pièce, d'explorer autre chose que l'autobiographie et de me confronter à l'écriture d'auteur, me détourner de l'autofiction. J'aurais pu m'appuyer sur une œuvre théâtrale mais j'ai préféré l'œuvre romanesque. *Saga* était déjà une œuvre romanesque, une forme de fresque familiale, un roman de vie, et, comme dans *Adishatz*, il y a beaucoup d'aventures de jeunesse réellement vécues. Ces deux pièces sont peuplées de personnages emblématiques de mon enfance, à la Maupassant ou à la Pagnol, qui sont vraiment des figures de terroir, puissantes, de celles qui forgent un regard sur le monde. Ces adultes auraient pu me mettre en danger, car ils jouaient à des jeux un peu dangereux dont l'enfant que j'étais, était témoin malgré lui, mais ils ont finalement été une sorte de protection. Car il y avait de la bienveillance. Chaque scène ou chaque situation dans *Saga* est un véritable scénario de cinéma : pour moi, ces personnages, ces bandits sortent tout droit du grand écran. Au final, il n'y a pas eu que des choses sombres et difficiles dans tout cela.

**Cette préadolescence inattendue, « en marge », a-t-elle été selon vous ce qui vous a propulsé dans votre parcours d'artiste ?**

**Jonathan Capdevielle** : Cette immersion très jeune dans un certain banditisme a clairement été un catalyseur qui a activé chez moi ce désir de théâtre. Cette vie de brigand pendant trois ans, avec mon beau-frère, ses enfants et ma sœur, cette vie unique, extrême, - à peine croyable pour mes proches quand je la leur raconte, et c'est donc bien qu'il y a derrière tout cela quelque chose de mêlé entre réel et fantasme -, m'a beaucoup inspiré, c'est certain. Très tôt, j'ai fabriqué du théâtre. J'avais entre 11 et 14 ans, et ma sœur était très jeune aussi, à peine 20 ans ; elle était avec ce garçon, boulanger dans la vie, mais bandit dans le sang. C'était sensationnel de vivre avec eux : nous vivions, dans un cadre sans temporalité, une expérience-limite permanente. Cette infinie liberté nous contraignait à grandir un peu plus vite que prévu, parce qu'il fallait savoir se prendre en charge, et parce que j'assistais à des scènes entre adultes que je n'aurais dû ni voir ni entendre. Et puis plus tard ça a été une véritable tragédie familiale : une succession de décès. C'était en quelque sorte une tragédie grecque, où tous les vivants tombent, et où il faut faire avec les morts, avec la maladie et la mort, avec une remise en question brutale des repères... En tout cas, la vie avec ma sœur et mon beau-frère m'a véritablement mené vers le théâtre, oui, j'adorais ça, c'étaient eux qui me payaient

les cours et, plus tard, le permis de conduire. Ils sentaient chez le gamin que j'étais qu'il y avait ce besoin artistique : très jeune, j'ai été emporté par la danse, emporté par le chant, j'imitais tout le temps, j'inventais des histoires, je mettais en scène les choses et les situations, avec d'autres enfants parfois. C'était bien entendu une manière de me couper de la réalité, je transcendais la difficulté du réel en faisant théâtre de tout ce qui m'entourait.

**Il y a d'ailleurs dans *Un Crime* un frottement avec le fantastique qui vous a sans doute intéressé ?**

**Jonathan Capdevielle** : Bien sûr, je pense même que, sans cela, je ne me serais pas lancé dans l'aventure de cette adaptation, qui représente un travail considérable. Or, c'est exactement ce point de connexion qui me porte : je m'appuie sur mes intuitions et sur mon expérience réelle, vécue, pour adapter ce Bernanos-là, qui n'est peut-être pas le plus compliqué, mais qui est traversé de nombreuses thématiques qui sont toutes assez fortes et tortueuses.

**Parmi ces nombreux thèmes : la religion, l'ambivalence de la sexualité du protagoniste principal, le portrait des personnages des contrées françaises, pour n'en citer que quelques-uns, quels sont ceux que vous avez souhaité mettre en avant ?**

**Jonathan Capdevielle** : Avant tout, la figure centrale androgyne m'a vraiment stimulé. La séduction ambiguë que le prêtre exerce, la fascination qu'il provoque chez les paysans, chez ces gens de la campagne, me rappelle tant de personnages que j'ai connus, avec leur charisme, leur influence... Il faut dire que dans l'entre-deux guerres, le prêtre avait une importance, un pouvoir autres que maintenant. On lui accordait une confiance inaliénable. Ce qui est fascinant, dans le jeune héros du roman, c'est que ce n'est pas un vrai prêtre. Le personnage intemporel est déguisé, chacun croit voir, sous la soutane, l'homme de Dieu. Il est déjà concrètement très difficile de pénétrer la personnalité parfois très empruntée d'un curé, sous l'habit qu'est cette soutane universelle et, en l'occurrence, il se trouve qu'il ne s'agit pas d'un homme de Dieu, mais d'une fille de défroquée, trimballée depuis toute petite par sa mère de pension en pension pour la cacher au monde. Toujours obligée de dissimuler son identité, elle n'a finalement fait que copier l'adulte qu'était sa mère. Cet effet de mimétisme entre la fille et la mère, Bernanos le décortique de façon sublime, et avec quelle violence ! On s'arrête souvent aux meurtres à la première lecture, mais le mobile est en fait bien plus profond. Bernanos perd le lecteur comme on le fait rarement dans les polars : au lieu de dessiner un entonnoir, il élargit tout, et la résolution de tout cela n'est même pas claire. C'est une enquête, donc on se dit : enquête, indices, mobile, peut-être complices et, surtout, coupable. Alors, au début, oui, mais après, accroche-toi (*rires*) ! En fait, je pense qu'il s'est perdu lui-même, il y a eu un moment de vrille. Il faut dire qu'au départ, il a produit ce livre dans une visée pécuniaire, il avait juste un auteur de référence en la matière mais ne connaissait pas du tout le style du polar. Sa maison d'édition lui a d'ailleurs refusé la deuxième partie, en lui disant : « on n'y comprend rien, il va falloir espacer les soutanes et la psychologie » (*rires*). C'est extraordinaire ! Lui-même ayant « le cul entre deux chaises », il n'a pas espacé les soutanes, mais il les a utilisées

autrement : il n'y a plus eu de vrai prêtre, mais l'idée de ce prêtre travesti. Tout cela est si cocasse que... J'ai fini par ajouter Bernanos, dans la pièce, parmi les personnages (*rires*). J'ai eu envie de le mettre sur scène pour endosser le rôle du juge d'instruction, de celui qui mène l'enquête. Le climat presque surnaturel s'ajoute au réalisme de l'enquête, les nuits sont trop longues, les éclaircies trop rares et la fièvre gagne les personnages : on bascule souvent dans le rêve, bon ou mauvais, dans l'hallucination, un état entre veille et sommeil qui fait émerger un propos, lequel prend de la hauteur et questionne le réel en guidant vers la découverte de la vérité.

**Dans le roman, il y a une tension permanente entre accepter d'être « pris en otage de son milieu » et faire le choix de s'en extirper ; cette question du déterminisme social, déjà au centre d'Adishatz, a dû vous séduire au plus haut point ?**

**Jonathan Capdevielle** : Cela m'a d'autant plus intéressé que le personnage central, une amoureuse prise en étau entre sa condition et son envie d'en sortir doit sans cesse improviser. Elle fait de l'impro tout du long. Cette soutane, de fait, ce n'était pas sa volonté de la porter. En réalité, elle a croisé par hasard le chemin du vrai curé, dans sa fuite après avoir commis son premier meurtre et n'a pas eu d'autre choix que de l'assassiner. Alors, elle se « travestit » et portera ce nouveau masque jusqu'à la fin. Une partie de l'explication réside dans le fait que l'héroïne, fille cachée de la servante de la riche Châtelaine assassinée et amante de l'héritière, tente une démarche auprès de cette femme fortunée pour la réconcilier avec sa petite nièce, menacée d'être déshéritée. C'est audacieux d'inclure une relation lesbienne, cette mystérieuse amante Evangeline... Ce que j'adore, c'est que c'est une forme de Cluedo improbable... C'est complètement tentaculaire, comme un arbre généalogique qui déploierait très loin ses ramifications.

**Les questions sur la religion proprement dite ont-elles retenu votre attention ?**

**Jonathan Capdevielle** : Là encore, oui, mais en ce qu'elles se cristallisent dans ce personnage, qui arrive à porter différents masques, celui de la religion étant son dernier moyen de se cacher, son ultime déguisement. Or cette soutane qui la sauve de prime abord est aussi sa prison, et sera enfin son tombeau.

**Y a-t-il selon vous une « morale » de l'histoire ?**

**Jonathan Capdevielle** : A-t-il voulu tuer le personnage car c'était malsain, contre-nature, de se travestir etc ? Une morale catholique ? Je ne sais pas.

**Êtes-vous croyant ?**

**Jonathan Capdevielle** : Non. Et d'ailleurs, il n'y a aucun jugement, de part et d'autre, sur le personnage de l'héroïne. Son travestissement n'est que la conséquence d'un hasard ; ce qui importe, c'est de discerner le vrai du faux qui se dégage de cette figure construite à la hâte par l'héroïne. Même lorsqu'elle déploie sa parole, son discours n'en est pas moins lié à autre chose que du religieux, qui est loin des clochers. Il est plus près du cœur et de la confusion des sentiments amoureux, révélateurs aussi d'une lointaine souffrance, celle du berceau, « qui est moins

profond que la tombe » selon Bernanos. Croyant ? Enfin, je crois en des trucs mais... Je n'ai pas fait de catéchisme, on m'a épargné ça. En revanche, je suis baptisé, pour avoir une place dans « le trou », bref, pour la question pratique de l'endroit où t'accueillir, du cimetière, puisqu'on n'a pas le droit de te mettre dans le jardin (*rires*) Ah, si, on peut disperser les cendres... Par contre, je suis allé à Lourdes, très souvent, mais précisément pour voir ces figures de prêtres qui me fascinaient, pour assister à ce spectacle fou. En effet, le pèlerinage à Lourdes est l'occasion de voir une ville envahie de soutanes, de cardinaux... (y'a même un calendrier des prêtres sexy !) et de se rendre compte du pouvoir, intouchable et mystérieux, que dégage ce rassemblement religieux, porté par une croyance, celle qui, justement, pour Bernanos, doit être la plus authentique possible. Ceux qui ne devraient pas être dans la religion, *Un Crime* en parle encore : « les révoqués pour mœurs », à savoir tous ceux qui devraient être de hauts-responsables religieux, qui s'arrangent entre eux, s'organisent en vraie *mafia* pour protéger le meurtrier, le coupable ou bien alléger leur peine. Et quand tu vois les affaires d'aujourd'hui, le Cardinal Barbarin par exemple, l'édition du livre blanc, pour éviter aux prêtres d'exercer leur pouvoir sur les enfants, et en finir avec les dérapages d'ordre sexuel, Bernanos déjà en 1935 met ce type de personnes face à leurs responsabilités ! Dans le roman, ce jeune enfant de chœur, qui est orphelin, s'en réfère au faux curé, qui en fait est une femme. La fascination, les touches d'affection ont un autre écho que si c'était un garçon sous la soutane, mais il existe malgré tout ce rapprochement soudain, cet abus de pouvoir, ces destins liés jusqu'à la mort, liés par le mensonge ; « mensonges comme faits pour vous », dira l'héroïne au jeune adolescent désespéré. L'écriture de Bernanos est très forte pour cela, mais aussi pour transcrire la parole de la justice. Il y a le juge d'instruction, personnage important qui entretiendra une relation privilégiée avec ce prêtre venu d'ailleurs. La justice et la religion côte à côte, se jaugent, s'analysent, se séduisent.

**Nos vrais rêves font partie du passé, comme dit Bernanos ?**

**Jonathan Capdevielle** : Oui, et le juge, c'est ça, c'est ça, oui. Après, comment mettre ça en scène, le rêve (*rires*) ?

**Quant à vous, avez-vous voulu donner une morale à l'histoire ?**

**Jonathan Capdevielle** : Pas de morale, simplement le rêve « Bernanosien », une espérance désespérée. C'est un auteur qui manie humour noir et fascination pour la mort avec une extrême finesse. L'avenir n'est pas gai chez Bernanos, en ce qui concerne le regard qu'il porte sur son époque et son avenir. Seulement ce qui a été dit il y a plus de quatre-vingt ans, sa réflexion sur le monde était comme prémonitoire : « Ce qui m'épouvante — Dieu veuille que je puisse vous faire partager mon épouvante — ce n'est pas que le monde moderne détruise tout, c'est qu'il ne s'enrichisse nullement de ce qu'il détruit. En détruisant, il se consomme. Cette civilisation est une civilisation de consommation, qui durera aussi longtemps qu'il y aura quelque chose à consommer. Oh ! je sais qu'il vous en coûte de la tenir pour telle alors que son unique loi paraît être, précisément, la production, et même la production à outrance, la production sans mesure. Mais cette production monstrueuse,

ce gigantisme de la production, est précisément le signe du désordre auquel, tôt ou tard, elle ne peut manquer de succomber. En détruisant, elle se consomme. En produisant, elle se détruit. La civilisation mécanique et concentrationnaire produit des marchandises et dévore les hommes. »

***Avez-vous envie d'une prochaine pièce ?***

**Jonathan Capdevielle** : Oui, en fait, j'ai d'ores et déjà une autre création en cours, cours, dont la première a eu lieu au Quai, CDN Angers Pays de la Loire, en avril dernier, et que j'aimerais reprendre dans d'autres territoires. Là, j'ai eu envie de faire une forme un peu libre, en mélangeant différents artistes, différents univers aussi, amateurs, professionnels, j'avais envie de ça. Il y a donc des gens que je connaissais avant, que je fais se rencontrer avec des artistes du territoire, et aussi des non-professionnels. C'est un gros chantier et ce qui est assez beau, c'est que tout le monde est à fond. Parce que le risque, c'était que ce ne soit pas motivant au même degré pour tout le monde, qu'il y ait un manque d'assiduité des amateurs, ou bien une certaine résistance des professionnels à travailler avec des amateurs, mais ici l'équilibre est parfait, la bienveillance est de mise, la générosité aussi. Dans le spectacle, Jeanne d'Arc, en maîtresse de cérémonie, est happée par le *showbiz* et la culture pop. Le symbole national devient le porte-drapeau d'artistes aux multiples discours à défaut d'être le faire-valoir des politiques. J'embarque tout ce petit monde d'artistes pluridisciplinaires dans l'univers de ce « cabaret Apocalypse » (inspiré par la fameuse tenture exposée au Château d'Angers) avec son lot de dérapages et de digressions, de numéros assez osés. Il y a un mélange de genres esthétiques donc, mais aussi musicaux. Un choc des cultures, tout faire péter pour faire place à une tentative de renouveau, à la jeunesse (très présente sur le spectacle). Il y a ce sentiment qui se déroule tout du long donc, et je mets en scène le symbole national, à savoir Jeanne d'arc en armure, sortie des flammes, un profil brûlé et l'autre clean, un peu comme une morte-vivante, ou un steak qu'on n'aurait fait cuire que d'un côté sur le gril du barbecue, et qui entend des voix, celles des artistes notamment, Jeanne qui traîne derrière elle ce cha-pelet d'artistes en marche.

**Propos recueillis par Mélanie Drouère**

# BIOGRAPHIE

Né en 1976, **Jonathan Capdevielle**, formé à l'École supérieure Nationale des arts de la marionnette, est acteur, marionnettiste, ventriloque, danseur et chanteur.

Il a participé à plusieurs créations, sous la direction, entre autres, de Lotfi Achour, Marielle Pinsard, David Girondin Moab, Yves-Noël Genod et Vincent Thomasset. Collaborateur de Gisèle Vienne depuis ses premières mises en scènes, il est interprète au sein de presque tous ses spectacles : *Splendid's*, *Showroomdummies*, *Stéréotypie*, *Apologize*, *Une belle enfant blonde*, *Kindertotenlieder*, *Jerk*, pièce radiophonique, *Jerk, solo pour un marionnettiste*, *Éternelle idole*, *This is how you will disappear* et *The Ventriloquists Convention*.

Gisèle Vienne, Dennis Cooper, Peter Rehberg et Jonathan Capdevielle publient en 2011 un livre + CD : *Jerk / À TRAVERS LEURS LARMES* aux éditions DISVOIR dans la série ZagZig, en deux éditions, française et anglaise.

Il crée en 2007 la performance-tour de chant *Jonathan Covering* au Festival Tanz im August à Berlin, point de départ de sa pièce *Adishatz/Adieu*, créée en janvier 2010 au festival C'est de la Danse Contemporaine du Centre de Développement Chorégraphique Toulouse / Midi Pyrénées. Il répond ensuite à deux invitations. En novembre 2011, il présente *Popydog*, créé en collaboration avec Marlène Saldana au Centre national de la danse - Pantin et en août 2012, sur une proposition du festival far° - festival des arts vivants de Nyon (Suisse), il propose *Spring Rolle*, un projet in situ avec Jean-Luc Verna et Marlène Saldana.

Avec *Saga*, créé en février 2015, Jonathan Capdevielle ouvre un nouveau chapitre du récit autobiographique en travaillant sur des épisodes du roman familial, avec ses personnages emblématiques et ses rebondissements.

Jonathan Capdevielle est artiste associé au Quai / Centre Dramatique National d'Angers - Pays de la Loire.







# JONATHAN CAPDEVIELLE

*Adishatz / Adieu*

Conception et interprétation, **Jonathan Capdevielle**

Lumières, Patrick Riou // Collaboration artistique, Gisèle Vienne // Avec la participation d'ECUME, ensemble choral universitaire de Montpellier, direction musicale Sylvie Golgevit, avec (en alternance) Pierre-Yves Bruzzone, Renaud Lebrun, Paco Lefort, Jean-Luc Martineau, Olivier Strauss, Benoit Vuillon

Production déléguée Association Poppydog (Bureau Cassiopée jusqu'en janvier 2016) // Coproduction ICI - Centre chorégraphique national de Montpellier Languedoc-Roussillon dans le cadre de ]domaines[ ; Centre Chorégraphique National de Franche-Comté à Belfort dans le cadre de l'accueil-studio (FR) ; BIT Teatergarasjen (Bergen) // Coréalisation Théâtre du Rond-Point (Paris) ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien du CND Centre national de la danse pour la mise à disposition de studios // Avec l'aide de DACM et l'équipe technique du Quartz - Scène nationale de Brest  
Spectacle créé le 12 novembre 2009 à ICI - Centre chorégraphique national de Montpellier Languedoc-Roussillon

**Dans un patchwork de répertoire baroque, hits de discothèque et chants traditionnels, Jonathan Capdevielle nous happe au cœur de ses souvenirs, emportant notre mémoire vers nos propres affres adolescentes.**

Interprète fétiche de Gisèle Vienne, danseur, chanteur, ventriloque, comédien virtuose, manipulateur d'objets hors pair, le bien-nommé « juke-box vivant » a frappé fort en 2009 avec sa première mise en scène. Émouvant à en défailir, drôle, écorché, extraverti et extravagant, il agence dans *Adishatz / Adieu* chansons et imitations, pour frayer une voie introspective épidémique. Autoportrait, confession, théâtre documentaire, autofiction ? Entre vraie vie et vie rêvée, son itinéraire se dévoile par le prisme de chansons qui sont autant de pages fantasmées d'un journal intime, noircies d'émotions, cornées de quête d'identité. Son chant *a cappella* l'offre dans toute sa vulnérabilité, en même temps qu'il brise le silence d'une voix multiple faisant éminemment entendre les paroles. De même, la technique de l'imitation s'élève ici du pur divertissement au rang d'espace de distanciation pour brouiller les pistes entre humour et gravité. Devant une table de maquillage, lors d'un dialogue téléphonique avec son père dont les bribes révèlent l'absence d'une mère, le soliste se travestit en burlesque Madonna de province française, rayonnant tableau d'un adolescent complexe et désesparé.

**Le Festival d'Automne à Paris présente également *À nous deux* maintenant mis en scène par Jonathan Capdevielle.**

## THÉÂTRE DU ROND-POINT

Mardi 12 décembre au samedi 6 janvier

Mardi au samedi 20h30, relâche lundi, dimanche et mardi 2 janvier

-----

16€ à 31€ / Abonnement 15€ à 23€

Durée : 1h

### Contacts presse :

#### Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

#### Théâtre du Rond-Point

Hélène Ducharne

01 44 95 98 47 | helene.ducharne@theatredurondpoint.fr

Justine Parinaud

01 44 95 58 92 | justine.parinaud@theatredurondpoint.fr

# ENTRETIEN

## Jonathan Capdevielle

**Jonathan Capdevielle, vous êtes comédien, chanteur, danseur, manipulateur d'objets, ventriloque... Vous êtes considéré comme un artiste de plateau qui sait tout faire. Vous êtes à présent également metteur en scène. Qu'est-ce que vous vous « sentez » le plus parmi tout cela ?**

**Jonathan Capdevielle :** J'ai créé ma compagnie tout récemment avec le bureau Fabrik Cassiopée mais, depuis 2010, si je compte les projets collaboratifs de mise en scène en plus de ceux que j'ai portés seul, j'ai créé six pièces ; il est vrai que cette nouvelle « corde à mon arc » m'intéresse beaucoup et que mon intention, pour le moment, est d'essayer de voir jusqu'à quel point j'arrive à développer mes envies de metteur en scène.

**Souhaitez-vous parallèlement continuer à jouer pour d'autres metteurs en scène ou préférez-vous vous consacrer à ce désir de développer votre travail d'écriture et de mise en scène ?**

**Jonathan Capdevielle :** Je n'exclus pas du tout de travailler pour d'autres projets avec d'autres artistes que j'apprécie. Par exemple, Gisèle Vienne est évidemment quelqu'un avec qui je souhaite continuer à travailler. Notre rencontre a été si forte et étonnante ! Nous étions tous les deux à l'École de la Marionnette de Charleville-Mézières, nous avions vingt ans : elle travaillait déjà sur des univers assez singuliers, à l'appui de textes philosophiques, ou encore de textes de théâtre comme *Barbe-Bleue*, dans une esthétique lesbo-S.M., pourrait-on dire... Déjà à l'école ! Elle a mis en scène à cette période du Thomas Bernhard, sous forme d'un duo ; elle avait un univers très fort. Et moi, j'étais dans des univers à la fois poétiques, sensibles et *trash*, avec d'autres matériaux, des choses d'une extrême fragilité mêlées d'évocations plus inquiétantes, avec des thématiques ou des textes, des mondes un peu bizarres. J'avais créé un solo pour un chien marionnette, par exemple, motivé par le texte de Gabriel Vidécoq, *Le Nécrophile*...

**À partir de maintenant, toute parenthèse de comédien dans votre parcours de metteur en scène sera donc guidée par des univers et des personnalités ?**

**Jonathan Capdevielle :** Oui, mais ça l'a toujours été, en particulier avec Gisèle, parce qu'il y a toujours eu un échange fort dans la collaboration à l'écriture même des pièces. J'ai rencontré l'écrivain Dennis Cooper très tôt en 2004 avec *I Apologize*, la première pièce mise en scène par Gisèle et écrite par Dennis. Un trio avec Jean-Luc Verna et Anja Rottgerkamp. Je ne connaissais pas ce genre de littérature, j'étais un peu à côté de ce type de lecture. Dennis Cooper est un auteur américain, et le texte en anglais de la pièce, qui n'a été traduit que plus tard, ne m'était pas familier, notamment à cause de mon niveau d'anglais (*rires*) : et je m'appropriais sur le plateau des choses que je ne comprenais pas tout à fait. Ou à travers Gisèle. Mais ça donnait au personnage principal de Dennis Cooper un langage qui reflétait quand même son œuvre.

**Peut-être même mieux encore, en lui apportant une strate supplémentaire, du fait de cette distance, voire du décalage lié à quelques interprétations personnelles ?**

**Jonathan Capdevielle :** Oui, complètement ! D'ailleurs, me revient le souvenir d'un enregistrement de dialogues d'annonces de rencontres téléphoniques, entre le personnage Jonathan &

Dennis Cooper que Gisèle avait organisé, où je ne comprenais pas la moitié de l'anglais que je prononçais... Et ils ont gardé l'enregistrement pour la pièce ! Pendant que j'évolue sur une partition qui est sans rapport avec cette bande-son, on entend la voix de Jonathan, avec son accent français à couper au couteau, qui tient un discours qui est de l'ordre du désir de violence et d'autres propos sexuels ou tout aussi *trash*, que je n'avais pas forcément saisis à la première lecture ; Gisèle a été une guide, en quelque sorte. Je lui dois donc une certaine initiation à des auteurs, des artistes, qui m'étaient inconnus, expériences que je n'aurais jamais faites sans avoir une entière confiance en elle ; le fait que nous nous connaissions depuis longtemps nous a ainsi permis de transgresser certaines limites, d'aller à d'autres endroits que celui où l'on attend le théâtre, je crois, notamment avec *Jerk*.

**Je confirme : personnellement, Jerk, j'en ai fait des cauchemars,pires que si j'avais vu un film d'horreur !**

**Jonathan Capdevielle :** Oui, alors ça, justement, c'est *mon rayon*. Gisèle et moi, nous sommes réciproquement nourris : elle a très peur des films d'horreur, et moi j'adore ça. C'est vrai qu'ayant très tôt commencé à visionner des films d'épouvante, j'avais en magasin des références de personnages qui pouvaient compléter ceux qu'elle voulait créer : troublés, troublants, des personnages en marge.

**À propos de sources d'inspiration, d'univers, y a-t-il des artistes de la scène contemporaine, ou d'autres disciplines dont vous vous sentez l'héritier ou, du moins, dont le travail vous touche ?**

**Jonathan Capdevielle :** Héritier serait un bien grand mot mais, oui, si on parle cinéma, j'aime beaucoup Pasolini par exemple, ce cinéma italien-là, ou Visconti, qui sont assez proches quelque part, dans une description de la décadence, avec des personnages qui sèment un certain chaos, une destruction, je pense à *Théorème*, par exemple.

**En même temps, cette figure est ambiguë, pas si destructrice que cela. Le personnage est mi-ange mi-démon dès le départ, mais au final, il est aussi sauveur que destructeur, puisque son passage a fait revenir à l'essentiel, à savoir aux sensations et aux sentiments, à l'humanité, une famille petite-bourgeoise engoncée dans des préoccupations qui avaient perdu toute racine dans le réel...**

**Jonathan Capdevielle :** Oui, vrai. Justement, ce sont les personnages étranges, complexes, drôles et ambigus, qui me touchent. En théâtre, j'adore Marthaler et sa bizarrerie bien à lui, j'adore les pièces de Sophie Perez et Xavier Boussiron et de Vincent Thomasset. J'aime beaucoup le réalisateur Alain Guiraudie, Night Shyamalan qui a fait *Split* dernièrement. J'adore toujours Harmony Korine, John Carpenter, David Lynch, alors après, oui, qui n'aime pas les ambiances lynchéennes ? C'est un étendard devenu un peu commun chez bon nombre de metteurs en scène contemporains. J'aime bien Rob Zombie aussi, et voilà, on retourne aux films d'horreur (*rire*). En danse, j'aime entre autres Maguy Marin, Anne-Teresa De Keersmaecker, Marco Berrettini... En ce qui concerne la littérature, je ne suis pas un enfant de la littérature, donc j'ai de grands classiques en tête... Il y a bien David Wojnarowicz, *Au bord du Gouffre*, notamment,

que j'ai beaucoup aimé et récemment *Scène de chasse en blanc* de Mats Wågeus que j'ai découvert sur le tournage de la réalisatrice Safia Benhaim.

***Vous avez énormément tourné avec Adishatz. Quel effet cela fait-il de présenter tant de fois un solo ? Vous ne vous ennuyez jamais ?***

**Jonathan Capdevielle :** Auparavant, j'avais beaucoup tourné *Jerk*, donc j'ai une certaine expérience de tournée d'un solo. *Adishatz* étant un solo (à la fin accompagné d'une chorale) beaucoup plus personnel, je suis assez content qu'une pièce si intime émeuve tant de publics, de régions, de pays, de manière si universelle, en fait. Huit ans après sa création, ça tourne encore et je suis très touché qu'une œuvre si autobiographique puisse résonner chez tant de personnes.

***Au sujet des références autobiographiques, considérez-vous le rôle des chansons comme le moteur de la pièce ?***

**Jonathan Capdevielle :** C'est l'un des moteurs, car c'est la bande-son de l'adolescence, fin 1990 début 2000, c'est un *juke-box*, l'idée de mélodies entêtantes qui nous restent, qui ont marqué des moments joyeux ou dramatiques. Chaque chanson porte en elle une certaine empreinte d'émotions, un certain vécu. Ce panel émotionnel a précisément influé le choix des chansons. Par ailleurs, il y avait la dimension obsessionnelle et l'idée d'être « fan de » que je voulais porter à la scène. Et puisque j'ai été fan de Madonna, pendant une longue période (un peu moins maintenant, même si je suis quand même allé voir son dernier concert), cela a pris corps avec elle. Oui, ça peut servir à ça, la chanson populaire : provoquer des questions profondes sous des dehors un peu légers... Madonna a su questionner chez moi ma sexualité, la diversité du genre, et même rendre la religion... sexy !

***Quant au rôle de l'imitation, qui est ici particulièrement atypique, comment le qualifieriez-vous ?***

**Jonathan Capdevielle :** L'imitation, je dirais que c'est un peu comme un témoignage.

***Cela paraît paradoxal : pour témoigner, ne faut-il pas être soi-même ?***

**Jonathan Capdevielle :** En effet, j'imité pour témoigner et j'assume ce paradoxe. Je suis moi-même en étant les autres. C'est une technique. Plus précisément, je parle de moi-même en imitant mes proches. Je parle d'eux et, parallèlement, en les mettant en avant, il y a un regard qui est porté sur moi. Et comme je n'imité pas de manière, dirais-je, « divertissante », sans volonté de faire rire, cette imitation est enveloppée en quelque sorte d'une certaine pudeur qui n'exclut pas l'humour. Par ailleurs, c'est une imitation qui se détache du corps, j'entends : du corps présent au plateau. L'imitation ici sert à faire parler des fantômes, elle se dissocie du corps. Le corps seul déploie d'autres espaces que celui dans lequel il évolue habituellement. Ainsi la forme au plateau et le mouvement du corps se dissocient-ils, d'une manière parfois forte, surprenante, de ce que l'organe vocal accomplit.

***Vous disiez avoir été touché d'avoir concerné tant de personnes avec Adishatz : peut-être est-ce précisément le fait d'avoir trouvé une forme de foule avec votre seul corps et votre voix qui a constitué ce vecteur d'universalité ? Chacun se reconnaît nécessairement dans l'un de ces nombreux visages ?***

**Jonathan Capdevielle :** Oui, dans ce travail qui cherche, depuis la solitude, à faire apparaître la multitude, sans utiliser d'autres corps au plateau que le mien, dans ce solo qui évoque une foule, j'imité, mais j'imité tout le monde et je n'imité personne. Donc oui, chaque personne dans la salle est interrogée sur la construction de son rapport à l'autre et de sa propre identité, sans que ne lui soient imposées des figures de style qui la rendraient plutôt spectatrice de cela. Chacun est acteur dans la salle, et moi acteur de ce qu'il est en train de regarder, ou d'entendre. Les entrées sont multiples, puisque la voix convoque de nombreux personnages, diverses situations, il y a un effort d'imagination à produire pour le public, à savoir essayer de reconstituer par le souvenir un événement. C'est très actif pour la mémoire.

***Les thèmes abordés – la famille, l'adolescence, la perte, l'arrachement à son milieu d'origine – sont vraisemblablement un autre moteur de cette adhésion ?***

**Jonathan Capdevielle :** Oui, les thèmes sont universels, de même que le rapport à la mort, à la sexualité, à l'amitié... Et évidemment, la question de cette période un peu chaotique qu'est l'adolescence.

***À ce propos, cette performance est-elle aussi selon vous un portrait des adolescents un peu « perdus » d'aujourd'hui qui, quoiqu'il s'agisse là d'une description d'une quête d'un adolescent « provincial », pourrait tout aussi bien aujourd'hui dépeindre la perte des ados dans les grandes villes ou leurs périphéries ?***

**Jonathan Capdevielle :** il y a de cela, mais il y aussi le regard porté par l'artiste que je suis devenu aujourd'hui. La mise en exergue dans la pièce, la possibilité de s'extirper de cette situation-là, offre un espoir derrière ce tableau. Quand je dis « espoir », j'entends un choix, celui de se dire : je m'en vais, je vais faire autre chose, je ne vais pas rester là-dedans. Le choix de l'arrachement à ses racines, à ce qui nous maintient ou, en tout cas, ce qui nous a donné une certaine vision du monde, mais qui n'est pas la nôtre. Quand nous sommes enfant, l'adulte est référent, qui nous dit et nous montre des choses que nous croyons, et l'adolescence est là pour cela, pour éventuellement se dire que nous avons besoin de créer la possibilité de dépasser une approche dans laquelle nous ne nous reconnaissons pas ou une situation difficile – ce qui n'est pas toujours le cas, heureusement. En ce sens, Bernanos a raison quand il dit que l'enfance est soudainement perturbée par le poison de l'adolescence. En fait, ce n'est pas un choix multiple, il y en a deux : que faire une fois perdue la pureté, la candeur de l'enfance et tout juste esquissée la construction de l'adulte à venir ? Soit tu décides de ne pas aller plus loin et de mourir avec l'enfant quelque part, soit tu décides de dévier ta route, de la choisir. Ce spectacle, c'est ça.

**Propos recueillis par Mélanie Drouère**



156, rue de Rivoli 75001 Paris  
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17  
[www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)